

## Citoyens du Livre #34 (03/11/2021) : Les Apocalypses



Merci à Jacqueline, Fabien, Christian, Gaëlle, Michel, Louise, Nicolas et Jérôme pour leur participation !

### LES APOCALYPSES

« De tout temps, l'homme a imaginé la fin du monde. Avec son lot de récits d'anticipation, de dystopies, d'uchronies, la littérature n'échappe pas à cette tendance...qui s'accroît d'ailleurs ! Il faut dire que la trame actuelle de notre histoire semble ne pas se diriger vers un « happy end ». Tous les ingrédients de crise sont réunis : environnementaux, sanitaires, politiques, sociaux, économiques...Dans cette perspective à priori peu « réjouissante », nous vous invitons à apporter votre part livresque d'apocalypse !

Non pas pour entretenir le « mythe du déclin » prôné par les uns, ni s'enfermer dans la vision fataliste d'« effondrement » des autres...mais au contraire, pour « exorciser » cet effet de sidération en échangeant tous ensemble autour de ces objets culturels. En effet, ceux-ci peuvent nous éclairer sur les dysfonctionnements de notre monde, nous pousser à nous indigner et...paradoxalement renverser le paradigme, en nous donnant des idées pour écrire le récit d'une utopie positive à construire ici et maintenant ! »

### Introduction à la soirée

### Présentation de l'exposition « Echos »



La rencontre débute avec la visite et la présentation de l'exposition « Echos » par un membre du service pédagogique des Territoires de la Mémoire. L'occasion pour lui de nous détailler la philosophie du projet, ses objectifs, son exploitation et le raccord avec l'exposition World Press Photo (les deux expositions sont visibles du 30 octobre 2021 au 30 janvier 2022).

« Pourquoi résister aujourd'hui ? Contre quoi ? Comment ? Qui continue de nous inspirer ? Pendant plus d'une année, les Territoires de la Mémoire asbl ont collecté auprès d'un large public plus d'une centaine de réactions à ces questions. Pendant la durée de l'exposition, découvrez-en une centaine.

« Échos - Truothèque de nos résistances » est une exposition collective mêlant écrits, peintures, dessins, interviews, objets en 3D, etc., où la parole vous est donnée.

L'exposition « Échos » invite à découvrir ces prises de parole inspirantes et à poursuivre individuellement et collectivement la réflexion. »

« On pose beaucoup de questions mais on ne met pas en valeur les réponses ! » Ce dernier propose d'ailleurs aux Citoyen.ne.s du livre de s'exprimer dans un des dispositifs participatifs de l'exposition.

## Présentation des livres

Un participant se lance, avec un livre puissant, qui aborde à sa manière une apocalypse, une catastrophe, qui n'étouffe pourtant jamais complètement l'espoir, l'entraide...



**Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, tome 2 : *Une connaissance inutile*, Les Editions de Minuit, 1970, coll. « documents ».**

*« "Alors vous saurez  
qu'il ne faut pas parler avec la mort  
c'est une connaissance inutile" »*

*Une connaissance inutile* est le troisième ouvrage de Charlotte Delbo sur les camps de concentration. Après deux livres aussi différents par leur forme et leur écriture qu'*Aucun de nous ne reviendra* et *Le Convoi du 24 janvier*, c'est dans un autre ton qu'on lira ici *Auschwitz et Ravensbrück* On y lira plus encore une sensibilité qui se dévoile à travers les déchirements. Si les deux précédents pouvaient apparaître presque impersonnels par leur dépouillement, dans celui-ci elle parle d'elle. L'amour et le désespoir de l'amour – l'amour et la mort ; l'amitié et le désespoir de l'amitié – l'amitié et la mort ; les souffrances, la chaleur de la fraternité dans le froid

mortel d'un univers qui se dépeuple jour à jour, les mouvements de l'espoir qui s'éteint et renaît, s'éteint encore et s'acharne... »

(Source : site éditeur)

Lecture d'un extrait :

« Je vous en supplie faites quelque chose apprenez un pas une danse quelque chose qui vous justifie qui vous donne le droit d'être habillés de votre peau de votre poil apprenez à marcher et à rire parce que ce serait trop bête à la fin que tant soient morts et que vous viviez sans rien faire de votre vie. »

« La seule façon de parler de l'apocalypse, c'est de ne pas en parler et d'être vivant »...

Les travailleurs des Territoires de la Mémoire rebondissent sur ce choix de lecture. Les écrits de Charlotte Delbo ont été maintes fois utilisés dans leur travail de mémoire.

Un d'eux évoque une autre trajectoire, celle de Marie-Thérèse Dewé, dont le récit a été publié par l'ASBL récemment.

**Marie-Thérèse Dewé, *Je voyais l'aurore...Récit de la captivité (1944-1945)*, Les Territoires de la Mémoire, 2021, coll. « A refaire ».**

« Le récit de la captivité de Marie-Thérèse Dewé, évoquant les destins tragiques de sa sœur, Marie-Madeleine, et de Berthe Morimont-Lambrecht, est un récit à la fois singulier et pluriel.

Singulier, parce qu'il nous permet tout d'abord d'entrevoir et de ressentir ce que fut l'expérience unique et personnelle d'une Liégeoise de 36 ans, une femme avec ses expériences, son héritage familial, sa personnalité, ses croyances, prise dans un contexte historique et socio-politique unique.

Pluriel, car il évoque avec force l'implication des femmes dans la Résistance en Belgique, et la répression dont elles firent l'objet. Ce témoignage permet donc également de construire une mémoire non plus sélective, mais bien collective, représentative de notre société, dans toute sa diversité.

La grande Histoire se raconte donc aussi au féminin, d'individu à individu, d'être sensible à être sensible, avec ses reconstructions et ses non-dits, ses sujets tabous et ses retenues. »

(Source : site éditeur)

Le groupe parle alors de matrimoine...de ce travail mémoriel qui commence à se faire, mais qui se veut très compliqué car la documentation sur la résistance des femmes durant la Seconde Guerre mondiale est rare, leur rôle ayant été moins valorisé. Face à cela, les historiens éprouvent donc davantage de difficultés.

Après cela, un membre nous replonge dans notre contemporanéité, dans ce fameux contexte de crises multiples et globales.





**Attac, Civic City, *Notre monde à changer*, Lars Müller Publishers, 2017.**

« Notre monde change, mais pas dans la bonne direction. Le fossé ne cesse de s'élargir entre riches et pauvres, entre puissants et précaires. Le climat et la nature se dérèglent chaque année davantage sous l'avalanche des pollutions. Avec la politique de la peur et les attentats terroristes, les démagogues désignent de faux coupables (les étrangers, les musulmans...) et gagnent même des élections. Mais se lamenter ne sert à rien.

Ce dont nous avons besoin, c'est, tout d'abord, d'une vision nouvelle pour un avenir désirable. Un mouvement citoyen et un institut de recherche en design, Attac et Civic city, ont uni leurs forces pour raconter ce vieux monde qui va si mal et dessiner les propositions innovantes qui pourraient nous en sortir. Des propositions déjà portées par des milliers d'initiatives

citoyennes dans le monde entier.

Alors on y va ? »

(Source : site éditeur)

Le livre donne quelques pistes ou solutions "créatives", mais rien de global, systémique. Elles sont des initiatives assez individuelles. Pour le lecteur, il faut désigner l'ennemi structurant de tout ceci...! s'agit du Capitalisme (!), et ses agents d'argent, les banques, les bourses, la spéculation...

Pour prévenir cette « apocalypse annoncée », il nous présente un deuxième ouvrage pour agir et changer le monde, en désamorçant le fatalisme.

**Dominique Meda, Thomas Coutrot, David Flacher (coord.), *Pour en finir avec ce vieux monde : les chemins de la transition*, Les Editions Utopia, coll. « Ruptures », 2011.**

« Crise économique, crise écologique, crise sociale, crise démocratique et plus profondément crise du sens : nos sociétés subissent les conséquences d'un développement insoutenable et inégalitaire issu de l'idéologie néolibérale qui s'est répandue dans le monde ces trente dernières années. Mais au-delà de ce constat de plus en plus partagé et sur lequel nous ne nous attarderons pas, cet ouvrage vise à montrer pourquoi et comment il est possible d'adopter un mode de développement radicalement différent, non obsédé par la croissance.

Comment passer d'une économie des quantités à une économie de la qualité ? Peut-on penser une prospérité sans croissance, avec quelles nouvelles définition et répartition des richesses ? Comment faire de la contrainte écologique une extraordinaire occasion de transformer le système économique et les



rapports de travail pour que chacun accède à un travail décent ? Dans la transition vers ce nouveau monde, quels rôles peuvent jouer le système éducatif, la relocalisation des activités, le revenu d'existence, les coopératives, le revenu maximum, la reconnaissance de biens communs mondiaux ?

Autant de questions abordées par des auteurs issus d'horizons théoriques et disciplinaires très divers, dont certains sont des théoriciens étrangers reconnus. Auteurs qui tous ressentent l'impérieuse nécessité de défricher ces nouvelles voies en abordant de près la question des transitions, afin de dessiner les chemins qui pourraient nous permettre de dépasser le capitalisme et ainsi nous rapprocher d'un monde soutenable. Utopie ? Moins que de prétendre pouvoir moraliser, réguler ou verdir à moindres frais ce capitalisme prédateur.

Les auteurs ici rassemblés n'ont pas une vision unique d'un nouveau modèle de société ni des moyens d'y parvenir. Mais ils partagent la conviction qu'aucune fatalité ne condamne l'humanité à détruire son habitat social et terrestre, à condition qu'elle reconnaisse les limites que lui impose la nature et qu'elle mobilise l'immense potentiel innovateur de son intelligence collective. La vocation de cet ouvrage est de tracer des pistes pour nourrir le débat et susciter l'action. »

(Source : site éditeur)

L'économie, l'économie capitaliste, l'économie de la peur...En écoutant toutes ces discussions, quelqu'un mentionne le projet artistique « Maison Renard »...ou comment marchandiser...L'Apocalypse ?



### **Le projet/spectacle *Maison Renard***

Maison Renard est un projet de ZOE (asbl), en coproduction avec la Compagnie Victor B., le Théâtre de Namur/Centre Dramatique et La Coop asbl.

Celui-ci est issu d'un projet de théâtre créé en mars 2019 au Théâtre Royal de Namur.

« Préparez-vous au pire et espérez le meilleur

Bertrand en est convaincu : la fin du monde, c'est pour demain. Entre le réchauffement climatique, les catastrophes naturelles, la menace nucléaire et l'épuisement des ressources, il ne faudra pas attendre 2050 pour que tout s'effondre. Heureusement son entreprise détient LA solution. Ce soir, il vous présente la B.A.D. (Base autonome durable) de Namur.

Aussi drôle que cynique, Maison Renard est un spectacle entièrement réalisé avec des données issues du monde scientifique. Doit-on vraiment craindre un effondrement de notre civilisation ? Comment vivre en autonomie totale ? Quelles seront les véritables victimes en cas d'effondrement ? Après ce spectacle, la survie n'aura plus aucun secret pour vous.

Survivalisme, exploitation des peurs (humaines) de la catastrophe et de la fin du monde, profit sur ces peurs, capitalisme »

Plus d'infos ici :

<https://maison-renard.be/>

A présent, une participante nous parle de sa dernière lecture.



**Donna Tartt, *Le petit copain*, Librairie Eyrolles, 2014.**

« Dans une petite ville du sud des États-Unis, Harriet Cleve Dufresnes grandit dans l'ombre d'un frère décédé, retrouvé pendu à un arbre du jardin. Un meurtre non élucidé qui a anéanti sa famille.

Imprégnée de la littérature d'aventures de Stevenson, Kipling et Conan Doyle, Harriet décide, l'été de ses 12 ans, de trouver l'assassin et d'exercer sa vengeance. Avec, pour unique allié, son ami Hely. Mais ce que Harriet et Hely vont découvrir est bien éloigné de leurs jeux d'enfants : un monde inconnu et menaçant, le monde des adultes... »

(Source : site éditeur)

Le livre n'a pas convaincu notre lectrice...qui a été un peu « trompée » par le texte de 4<sup>ème</sup> de couverture. Il s'en suit une discussion-débat sur l'abondance de la production littéraire, de comment

trouver de la littérature « de qualité », de la posture critiquable...des critiques, et des limites du discours d'accompagnement éditorial...

Après ces incursions plus « terre à terre », une citoyenne nous embarque dans un univers fictionnel et poétique à souhait qui permet de penser la « fin du monde » (voire même de l'anticiper) différemment.



### ***Nausicaä de la Vallée du Vent***

« Film d'animation de Hayao Miyazaki de 1984, inspiré du manga du même auteur.

L'histoire se déroule sur une terre postapocalyptique. La base du scénario remonte à mille ans avant les événements du film. L'industrialisation à outrance permet des avancées technologiques majeures qui ont fini par dévaster la terre. Seule une petite minorité de l'humanité survit. La forêt toxique, le Fukai, se développe sur cette terre polluée dans laquelle un nouvel écosystème d'insectes géants gravite. Parmi eux des bestioles de la forêt toxique, les Ômus, insectes méprisés et craints, se défendent et semblent vouloir se venger de l'incessante destruction du monde naturel par les humains militarisés, obsédés par le pouvoir et fous de technologies. Des dirigeants malfaisants, désireux d'anéantir la forêt toxique en extrayant au passage ses dernières ressources au profit des cités fortifiées, font persister la menace d'une destruction finale.

Nausicaä est l'héroïne de cet animé/manga. Jeune fille courageuse dont la force réside d'une part dans son absence d'animosité à l'égard des Ômus, ce qui lui permet notamment de se faire comprendre de ces insectes géants et de les calmer lorsque, provoqués par les humains, ils deviennent agressifs. Elle réussit également à proposer la paix aux humains.

D'autre part, elle mène des recherches dans un laboratoire caché et, grâce à ses connaissances de l'écologie de la forêt, grâce à son amour aussi pour les insectes mutants géants, elle a découvert que les arbres de la forêt toxique purifiaient les toxines et formaient une vaste nappe aquifère souterraine d'eau pure capable de régénérer la biodiversité terrestre.

La vision non-manichéenne du monde de la part de l'héroïne Nausicaä est intéressante, ce qui pour l'anecdote n'a pas satisfait les producteurs américains qui en reprenant ce succès commercial au Japon, ont remanié, découpé et remonté le film (les droits d'exploitation n'ayant pas été verrouillés), la dimension guerrière ayant notamment été mise en avant.

Il est aussi intéressant de noter dans le discours de Miyazaki que ce sont les avancées industrielles qui ont mené à la destruction et donc au retour à une existence plus proche des racines et de la terre. Les habitants du village de Nausicaä ont un mode de vie « à l'ancienne » plus modeste, exploitant des ressources organiques. C'est le cataclysme qui a permis cette proximité de l'homme avec un environnement naturel dont il s'était éloigné lors de sa course technologique.

Enfin, noter que ce récit ne part pas des prémisses d'un recommencement, d'une table rase, d'un nouveau départ, mais qu'il apprend à hériter sans déni et à vivre avec les troubles des mondes abîmés. Principe du compost.

Vivre avec le trouble, aller avec >> éradication ; sociétés industrielles et hyper-extractivistes >> retour à la terre ; guerre >> connaissance et soin ».

Notre voyage dans la culture japonaise se poursuit avec le second choix de notre lectrice.

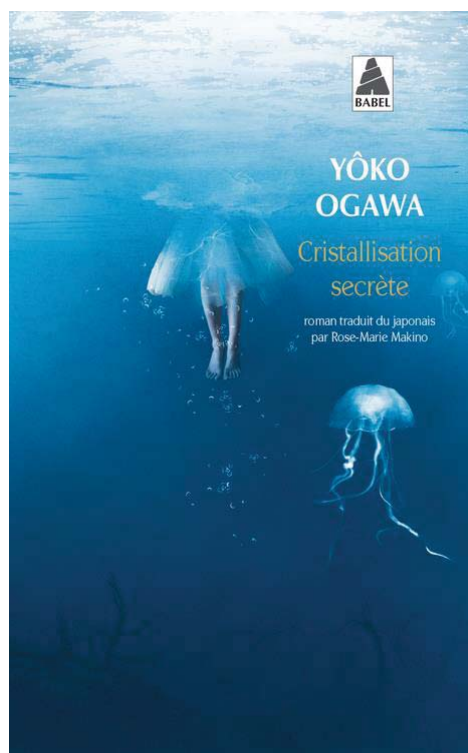
### **Yoko Ogawa, *Cristallisation secrète*, Actes sud, 2013**

« L'île où se déroule cette histoire est depuis toujours soumise à un étrange phénomène : les choses et les êtres semblent promis à une sorte d'effacement diaboliquement orchestré. Quand un matin les oiseaux disparaissent à jamais, la jeune narratrice de ce livre ne s'épanche pas sur cet événement dramatique, le souvenir du chant d'un oiseau s'est évanoui tout comme celui de l'émotion que provoquaient en elle la beauté d'une fleur, la délicatesse d'un parfum, la mort d'un être cher. Après les animaux, les roses, les photographies, les calendriers et les livres, les humains semblent touchés : une partie de leur corps va les abandonner.

En ces lieux demeurent pourtant de singuliers personnages. Habités de souvenirs, en proie à la nostalgie, ces êtres sont en danger. Traqués par les chasseurs de mémoires, ils font l'objet de rafles terrifiantes...

Un magnifique roman, angoissant, kafkaïen. Une subtile métaphore des régimes totalitaires, à travers laquelle Yoko Ogawa explore les ravages de la peur et ceux de l'insidieux phénomène d'effacement des images, des souvenirs, qui peut conduire à accepter le pire. »

(Source : site éditeur)

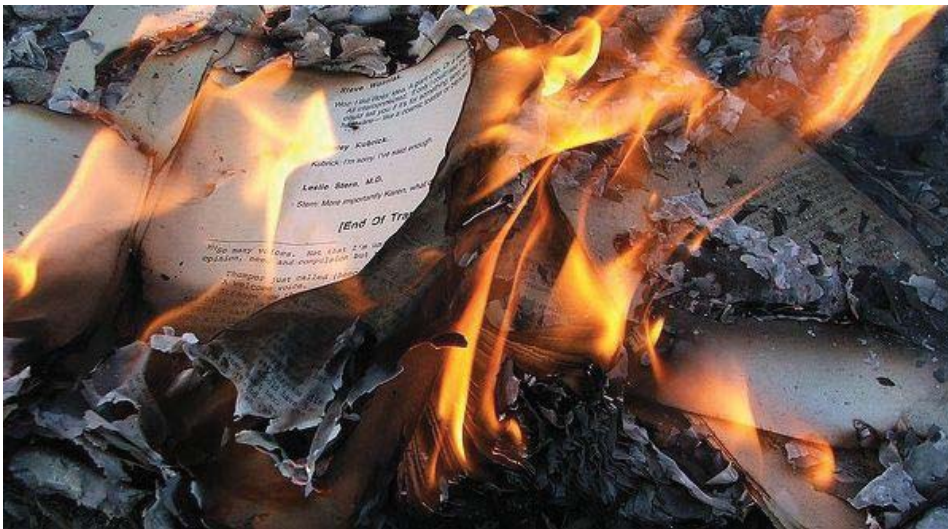




Roman à la fois oppressant, kafkaïen, orwellien et très beau et poétique qui nous plongent à la fois dans un régime totalitaire, répressif et dans une réflexion sur la place du souvenir, de la mémoire et de l'oubli dans les mémoires collectives.

Et si nous nous penchions un peu plus sur ces représentations de l'Apocalypse dans la littérature ?...en prenant un peu de hauteur théorique sur cette production culturelle qui est même devenue un genre à part entière ! Une participante, s'est justement pliée à l'exercice et livre au groupe le résultat de ses recherches.

## Le post-apocalyptique comme genre littéraire



### Quelques éléments de définition du genre

Selon Wikipedia : « La science-fiction post-apocalyptique (parfois abrégée en « post-apo » ou « post-nuke ») est un sous-genre de la science-fiction qui dépeint la vie après une catastrophe ayant détruit la civilisation : guerre nucléaire, collision avec une météorite, épidémie, crise économique ou de l'énergie, pandémie, invasion extraterrestre, etc.

Parfois utilisé simplement pour ses aspects ultra-violents, le post-apocalyptique repose sur un délicat équilibre entre une civilisation perdue et un chaos naissant. Il met en scène une confrontation de la réalité sociale (négociable, relative, corrompue, de servitude et dépassant l'échelle d'un seul homme) à la dure réalité physique (immédiate, intraitable, libre, individuelle). C'est à la fois la fin du monde et un nouveau départ. Une contradiction riche qui permet de développer un discours original sur le monde réel. [...]

Le post-apocalyptique se distingue des fictions de catastrophe (film catastrophe), qui mettent en scène le cataclysme lui-même. »

### Les éléments indispensables

Les deux critères essentiels sont :

## 1) La société a été détruite

- Par une catastrophe naturelle (météorite, volcan, montée des eaux, désertification, tempête ...)

Ex : *Les 4 romans de James Ballard*

- Par une catastrophe provoquée par les humains (guerres, le nucléaire, crise économique/ de l'énergie, réchauffement climatique actuel, pollution, terrorisme, les robots ...)

Ex : *La servante écarlate* (Margaret Atwood), *Malevil* (Robert Merle), *La Compagnie des glaces* (Georges-Jean Arnaud)

- Par une catastrophe biologique (virus, bactérie, pandémie, baisse de procréation ...)

Ex : *La peste écarlate* (Jack London), *Je suis une légende* (Richard Matheson), *Station Eleven* (Emily St. John Mandel), *La servante écarlate* (M.A.), *Le Fléau* (Stephen King)

- Par une catastrophe surnaturelle/paranormale (invasion extraterrestre, zombies)

Ex : *World War Z* (Max Brooks), *Le Mur invisible* (Marlen Haushofer)

- Par la perte de la technologie

Ex : *Ravage* (René Barjavel)

- Parfois, celle-ci est inconnue

Ex : *La Route* (Cormac McCarthy)

=> Le choix du type de catastrophe est un reflet des peurs/craintes de l'époque où l'œuvre a été créée.

Le nucléaire -> guerre froide, mais aussi dans les années 80 après la catastrophe de Tchernobyl

Les catastrophes écologiques ou industrielles -> 1980 (années 80)

La pandémie -> années 90 (sida ?)

Les catastrophes naturelles et le terrorisme à grande échelle -> années 2000 (11 septembre, ouragans, réchauffement climatique ...)

- Attention, Elle a été détruite avant le début de l'histoire

## 2) Les protagonistes vivent dans les vestiges de cette civilisation

- 2 décors les plus représentés : villes abandonnées/détruites, et désert

- Les personnages utilisent les vestiges sans les comprendre, de façon détournée

Les thèmes généraux :

- La survie

- La violence

- L'environnement hostile à l'homme

- Le solitaire contre le groupe

- La coexistence de comportements positifs, comme l'altruisme, et de négatifs, voire agressifs

- ...

Sélection littéraire du genre :

Chez les adolescents, la saga *Hunger Games*, de Suzanne Collins (trilogie + un préquel) a connu beaucoup de succès

Sagas considérées plus « adultes » :

- *Le Fléau*, de Stephen King (2 tomes)

- La série de romans *Les Quatre apocalypses* de James Ballard : *Le vent de Nulle Part*, *Le monde englouti*, *Sécheresse* et *La forêt de Cristal* (sujet : fossilisation des choses et des humains) -> Pas une saga à proprement parler mais une série de romans avec pour même thème la société transformée par une catastrophe naturelle

Les « standalones » (romans en un seul tome) :

- *La route*, de Cormac McCarthy (adapté au cinéma en 2009, et a reçu le prix Pulitzer en 2007)

- *Je suis une légende*, de Richard Matheson (très mauvaise adaptation au cinéma)

- *Ravage*, de René Barjavel

- *Le Mur invisible*, de Marlen Haushofer

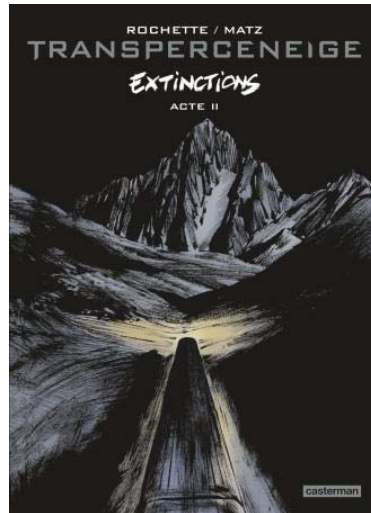
- *Moi qui n'ai pas connu les hommes*, de Jacqueline Harpman

[...]

Un univers n'a pas été cité ci-dessus, celui du *Transperceneige*, et il colle assez bien à ces aspects analytiques. C'est justement l'œuvre dont nous le prochain participant.

## ***Le Transperceneige***





*Transperceneige* est une série de bandes dessinées de science-fiction post-apocalyptique publiée entre 1982 et 1983 dans la revue *A suivre* chez Casterman. Initiée par Jacques Lob (scénario) et Jean-Marc Rochette (dessin), elle connaîtra différents auteurs. Deux nouveaux tomes sortent en 1999 et 2000, suivis par un en 2015, une en 2019 et 2020.

En 2013, cette œuvre a été adaptée au cinéma, sous le nom de *Snowpiercer* par le réalisateur sud-coréen Bong Joon-ho. En 2018, Josh Friedman la décline en série télévisée, pour une première saison, suivie par une deuxième qui sort en janvier 2021.



Le synopsis est le suivant :

« Après un cataclysme climatique, les survivants de l'espèce humaine sont enfermés dans un train gigantesque qui roule éternellement. Ce train est très hiérarchisé, avec des wagons dorés en tête où vit l'aristocratie, jusqu'aux wagons des pauvres en fin de convoi. Des wagons militaires assurent la sécurité et des wagons potagers l'alimentation. Le héros, Proloff, issu des wagons de queue, remonte

le train afin de comprendre la situation, à la suite d'évènements horribles qu'il refuse d'exposer à ses interlocuteurs. »

Pour le Citoyen du livre, cet univers permet d'aborder des thèmes très variés : l'implication humaine dans le dérèglement climatique (risques nucléaires, fausse solution de la géo-ingénierie), la radicalisation et le terrorisme écologiste, le survivalisme, la hiérarchisation sociale, l'injustice et l'inégalité, la lutte des classes, les instruments du pouvoir (la politique de la terreur, la sécurité, la technique, la stigmatisation, la propagande, la religion, le plaisir, le sexe, les jeux) ...

Même si ces univers de "fin du monde" permettent de questionner, critiquer notre monde, de mettre en avant et de grossir les dysfonctionnements de nos sociétés, notre lecteur s'interroge sur l'impasse politique dans lequel ces imaginaires de post-apocalypse peuvent nous entraîner. Ne provoque-t-il pas de la sidération ? Ne tuent-ils pas dans l'oeuf toute actions collectives (et individuelles) de résistances, de transformation, de construction ? Notamment en exacerbant les passions destructrices et sombres de l'être humain, en "essentialisation" l'égoïsme et le règne du chacun pour soi dans la survie... Il n'y aurait pas d'alternatives, pas de récits mobilisateurs. L'homme serait un prédateur pour l'homme (et pour le reste du vivant), et on ne saurait rien y faire... (même si des mouvements de communautés et autres élans collectifs sont décrits dans certaines œuvres de fictions).

Un extrait du dernier tome du *Transperceneige : Extinctions : Acte II* (Casterman, 2020, p. 94) est assez représentatif de cet écueil :

"Le Transperceneige aux mille et un wagons s'engouffre dans la nuit. Il sillonne un monde qui ne ressemble plus à celui qui l'a vu naître. Les intuitions de Zheng sont devenues réalité. Mais il y a une réalité qu'il n'avait pas prévue... **c'est que la civilisation n'est qu'un vernis qui s'écaille et qui tombe très vite en poussière, qui se dissous comme un rêve le matin... Et lorsque le vernis disparaît, la véritable nature de l'homme apparaît, et c'est celle d'une bête féroce et égoïste, prête à tout pour assurer sa survie...** Mais le train aux mille et un wagons est le dernier vestige de la civilisation, de ses espérances, et son dernier rempart..."

Est-ce que cette voie est inexorable ? L'humain n'est-il pas traversé par des logiques d'entraide, d'empathie, d'altruisme, même dans des contextes difficiles et de survie ? Le lecteur lance cette question au groupe, et s'en suit une discussion, notamment autour du livre de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide*.

PABLO SERVIGNE  
GAUTHIER CHAPELLE

## L'ENTRAIDE L'AUTRE LOI DE LA JUNGLE



**Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, *L'entraide : l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, 2017**

“Dans cette arène impitoyable qu’est la vie, nous sommes tous soumis à la « loi du plus fort », la loi de la jungle. Cette mythologie a fait émerger une société devenue toxique pour notre génération et pour notre planète.

Aujourd’hui, les lignes bougent. Un nombre croissant de nouveaux mouvements, auteurs ou modes d’organisation battent en brèche cette vision biaisée du monde et font revivre des mots jugés désuets comme « altruisme », « coopération », « solidarité » ou « bonté ». Notre époque redécouvre avec émerveillement que dans cette fameuse jungle il flotte aussi un entêtant parfum d’entraide...

Un examen attentif de l’éventail du vivant révèle que, de tout temps, les humains, les animaux, les plantes, les champignons et les micro-organismes – et même les

économistes ! – ont pratiqué l’entraide. Qui plus est, ceux qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas forcément les plus forts, mais ceux qui s’entraident le plus.

Pourquoi avons-nous du mal à y croire ? Qu’en est-il de notre tendance spontanée à l’entraide ? Comment cela se passe-t-il chez les autres espèces ? Par quels mécanismes les personnes d’un groupe peuvent-elles se mettre à collaborer ? Est-il possible de coopérer à l’échelle internationale pour ralentir le réchauffement climatique ?

À travers un état des lieux transdisciplinaire, de l’éthologie à l’anthropologie en passant par l’économie, la psychologie et les neurosciences, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle nous proposent d’explorer un immense continent oublié, à la découverte des mécanismes de cette « autre loi de la jungle ».”

(Source : site éditeur)

Et si, pour terminer en beauté, on terminait en mariant ce chaos apocalyptique fictionnel à un autre style culturel qui s’est toujours délecté « de son odeur de souffre » ! A savoir...le punk !

Voici l’invitation alléchante de notre dernier participant !

**Karim Berrouka *Le club des punks contre l'apocalypse zombie*, ActuSF, 2016**

« Paris n'est plus que ruines.

Et le prix de la cervelle fraîche s'envole.

Heureusement, il reste des punks.

Et des bières.

Et des acides.

Et un groupe électrogène pour jouer du Discharge.

Le Club des punks va pouvoir survivre à l'Apocalypse.

Enfin, si en plus des zombies, les gros cons n'étaient pas aussi de sortie...



Il est grand temps que l'anarchie remette de l'ordre dans le chaos !

Politiquement incorrect, taché de bière et de Lutte finale, Le Club des punks contre l'apocalypse zombie est un condensé d'humour salubre. »

Prix Julia Verlanger 2016

(source : site éditeur)

Karim Berrouka connaît bien son sujet...Le mouvement punk, l'anarchie...il en a été acteur ! Euh plutôt chanteur ! Dans le groupe déjanté Ludwig Von 88. Petit retour sur ce groupe d'anthologie



***Pour en finir avec le futur* de Ludwig Von 88, de l'album « 20 Chansons Optimistes Pour En Finir Avec Le Futur »**

Chanson à écouter sur ce lien :

[Pour En Finir Avec Le Futur | Ludwig Von 88 \(bandcamp.com\)](https://www.bandcamp.com/album/pour-en-finir-avec-le-futur)

Mais d'emblée les paroles :

« Quand nous n'aurons plus d'air pur à respirer  
Et que nos enfants se nourriront de cendre  
Quand le ciel aura la couleur de la mort  
Et qu'il ne restera plus d'arbre pour vous pendre

Alors nous irons chérir vos statues  
Amis du profit, larbins du progrès  
Pour vous remercier d'avoir fait de la terre  
Un jardin de mort, un champ dévasté

Quand il n'y aura plus qu'un désert à semer  
Des graines stériles qui sont notre héritage  
Quand la mer entière vomira ses marées  
De larmes plastiques, de corps sur les rivages

Alors nous aurons pour vous une pensée  
Vous qui étiez si sourds à nos cris d'alerte  
Vautrés dans l'excès, gavés comme des goretts,  
Alors que le monde allait à sa perte

Quand nous n'aurons plus qu'un sable ébouillanté  
À offrir comme campagne à nos enfants fantômes  
Quand le sol souillé brûlera sous nos pieds  
Célébrant pour mille ans les bienfaits de l'atome  
Alors nous irons pisser sur vos tombes  
Abattre vos statues, brûler vos beaux châteaux  
Pour vous remercier d'avoir, bourreaux cyniques,



Envoyé au peuple vos bataillons de flics »

### Quelques infos glanées sur Wikipédia

Ludwig von 88 (abrégé en LV88) est un groupe de punk rock et rock français. Affiliés à la scène du rock alternatif français, ils étaient très populaires dans les années 1980 et 1990

Le groupe est originellement actif entre 1983 et 2001. Il se reforme quinze ans après, en 2016.

Karim Berrouka était au chant !

11 albums dont 1 live, de 1986 à 2019

Le Dernier en date, c'est *20 Chansons Optimistes Pour En Finir Avec Le Futur*

Signification du nom :

Le 88 a plusieurs interprétations. Ludwig von 88 aurait introduit « 88 » dans le nom de son groupe ironiquement pour faire grincer les dents des néonazis (la lettre H étant la huitième de l'alphabet, le nombre 88 est souvent utilisé par des mouvements néonazis pour symboliser le Heil Hitler, HH, 88 ou SS car S est la 8e lettre en partant de la fin de l'alphabet). Dans l'album hommage *Mort aux Ludwig Von 88*, Tristan-Edern Vaquette fait référence à cette explication, en introduction du morceau Nous. Selon une interview de Karim, ce serait un pastiche du 77, nombre fétiche du mouvement punk, désignant l'année 1977 à partir de laquelle le punk a commencé à se répandre.

Selon une autre interview, de Nobru cette fois, il ferait référence au nombre de constellations recensées dans le ciel terrestre, entre autres. Le « Ludwig Von » est une référence (fréquente dans le mouvement punk) au film culte *Orange mécanique*, et à la passion d'Alex pour Ludwig van Beethoven.

Dans un documentaire de 2016, un membre indique qu'il s'agit d'une référence à la tante d'un des membres du groupe nommée Yvonne et surnommée « von », fan de Beethoven et morte à 88 ans.

[Karim Berrouka : « La fin du monde, c'est le paradis des punks » - CQFD, mensuel de critique et d'expérimentation sociales \(cqfd-journal.org\)](#)

Interview pour CQFD, 2018

Vos chansons fonctionnent un peu de la même façon que vos livres. Il y a un côté « éclat de rire » qui dissimule une réalité souvent atroce. Le rire, seule arme contre l'horreur et l'injustice ?

« Tout à fait. Il est bien connu que les régimes totalitaires s'effondrent toujours quand des bataillons de comiques montent à l'assaut. Le rire, c'est l'arme ultime. Moi-même, j'arrive à me mettre KO en me racontant des blagues de Toto.

[...]

<https://www.babelio.com/livres/Berrouka-Le-club-des-punks-contre-lapocalypse-zombie/836217/critiques/1802921>

[...]

L'équipage du Collectif 25 - petit collectif qui deviendra Grand... - se compose des inséparables Deuspi & Fonsdé, du duo de punk à chien ; Glandouille & Pustule (et c'est pas le nom des chiens hein,

qui par ailleurs sont trois), de l'anarcho-punk et très cultivé Kropotkine, du freegan nommé Mange-Poubelle du fait qu'il ne conçoit pas trouver sa nourriture ailleurs (que dans les poubelles donc), et de sa fervente « opposante » avec qui il adore se prendre la tête ; la défenseuse patentée des droits de l'homme, de la femme, des enfants, des animaux, de l'amour, de la nature, de la liberté, de la vie, etc... bref, la militante écolo-punkette Eva (pourvue, accessoirement, de ses spikes jaune citron). Cette joyeuse bande va surtout devoir survivre dans une atmosphère post-apocalypse, enfin libérée du carcan de la surconsommation et des autres dérives de l'humanité, au profit de l'anarchie - mais organisée, l'anarchie... ou à tout le moins ; autant que faire se peut - et où les « comme morts qui marchent » vont se révéler... comment dire ? On ne peut plus surprenants. Musicalement parlant en tous cas. Le tout, entre autres quête mystique, trips hallucinatoires et visions salvatrices... Mais je n'en dirai pas davantage.

[...]

Et justement, ces « morts qui marchent », parlons-en ! Et s'ils n'étaient pas aussi inhumains qu'on ne le pense ? Ne peuvent-ils pas non plus suivre la voie de l'utopie ? ☺



**Pierre Déléage nous donne des éléments de réponse dans « son histoire politique du zombi », posté sur le site internet Lundi Matin le 6 mai 2019**

<https://lundi.am/Histoire-politique-du-zombi>

Le zombi haïtien est bien évidemment une transposition mythique de la figure historique de l'esclave, prisonnier des plantations, bête de somme exploitée sans merci par son patron. Sa réactivation dans le contexte de l'occupation de l'île par les Américains, entre 1915 et 1934, est significative : la Hasco, fleuron du capitalisme moderne, était ainsi mise sur le même plan que les anciens maîtres esclavagistes. La figure du zombi devenait le vecteur d'une critique de conditions d'exploitation scandaleuses.

Le terme zombi est apparu pour la première fois dans le livre de William B. Seabrook, *The Magic Island* en 1929. Il servira de base au premier film de zombie, *White Zombie* (1932), film d'horreur gothique de Victor Halperin.

D'abord esclave d'un sorcier et représentant la main-d'œuvre docile du capitalisme, il devient enfin l'image même des massacres de masse du XXe siècle. Puis avec le film *28 jours plus tard*, écrit par

Alex Garland et réalisé par Danny Boyle en 2002, le zombie devient l'humain décomplexé, désinhibés qui se détruit lui-même et détruit l'humanité.

De fait, la masse acéphale des zombies n'avait désormais plus grand chose à voir avec le mode de production esclavagiste, ni même avec le prolétariat exploité par l'élite capitaliste. Elle évoquait plutôt les grands carnages du vingtième siècle, le génocide nazi, la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki, les massacres coloniaux

[...]

Les zombies ne formaient plus une classe distincte, exploitée ou refoulée. Il n'y avait plus que l'humanité – désinhibée, décomplexée – se détruisant elle-même. Un suicide collectif !

**La séance se termine. Merci à toutes-tous pour votre participation ! Prenons un grand bol d'air frais, retroussons nous les manches pour faire mentir les récits d'Apocalypse et bâtir un monde plus juste.**

**A l'année prochaine !**

**Rendez-vous plus exactement le mercredi 26 janvier à 18h.**

**En « présentiel » pour parler de l'Absence !**